



Création collective de l'atelier d'écriture du CSAPA de Boulogne-Billancourt :
Caroline, Chantal, Enzo, Éric, Fabienne, Florence, Gilles, Jérôme,
Marie-Christine, Matthieu, Odile, Olga, Pascal et Thierry.

Ophélie : Bonjour à tous !

Tous : Bonjour !

Ophélie : Je suis Ophélie votre thérapeute. Bienvenue dans cette première réunion de ce groupe dédié au plaisir, ou plutôt à vos plaisirs, au pluriel. Vous vous demandez peut-être si d'autres ont la même occupation que vous, ou si elle ne serait pas un de ces « plaisirs coupables », voire anormal mais où est la normalité ? Vous vous interrogez pour savoir si votre passe-temps n'a pas tendance à se transformer en quelque chose de moins agréable et plus prenant, mais dont vous ne pouvez-vous passer ? Toutes ces questions nous tacherons d'y réfléchir tous ensemble pour éventuellement y trouver des réponses. Bien évidemment tout est accueilli dans la bienveillance et le non-jugement mais aussi dans la plus grande confidentialité. Je vous laisse la parole, qui veut commencer ?

Éric : Je m'appelle Éric et je voudrais vous parler de mon plaisir à respirer. Pas que vous m'étouffiez... Mais celui de respirer de l'air, du vent. Ce n'est pas grave de respirer, non ? Chez moi c'est juste tout au plus une sensibilité atmosphérique. Moi j'ai besoin d'avoir le vent en poupe. Car le vent n'est jamais le même. Je le sens tourner, virevolter. Il sait transporter quelque chose... Une chaleur, une odeur qui me touche. J'ai l'impression que tout ce qui est inutile en moi s'en va. Comme si on m'aérait la tête. Alors oui peut être que je suis bizarre, peut-être quelque chose de cet ordre-là. Et puis il y a bien des personnes sensibles au bruit, à la lumière, au gluten, au lactose... Après tout, tous les plaisirs se ressemblent un peu, il y a l'attente, le manque et cette petite voix qui me dit d'aller au gré du vent...

Patrick : Bon vent et aère-nous l'esprit !

Ophélie : S'il vous plaît, dans la bienveillance ! À qui maintenant ?

Chantal : Je suis Chantal. Je dois confesser une passion incontrôlée pour un merveilleux légume raffiné, beau, délicat, hérité des Romains ! Ce légume, d'une jolie couleur vert tendre, ramassé en bouquets ourlés est un aliment de choix ! Je ne peux y résister, je consomme tant que je peux ce mets succulent, esthétique et indispensable à une santé saine et un équilibre mental affirmé !

Avez-vous trouvé l'objet de ma passion ? Les BROCOLIS

Je suis sous le charme de ce légume au plan gustatif et pictural. J'en ai fait la décoration principale de mon appartement. Non seulement les murs reprennent inlassablement ce motif, mais j'ai de multiples objets en forme de brocolis : pieds de lampe, sculpture géante d'un brocoli dans le salon.

Je suis heureuse avec mes brocolis, et alors ?

Marie-Christine : Moi j'aime bien, mais je ne sais jamais les faire cuire, ou ils sont trop cuits ou pas assez.

Jean-Pierre : C'est un groupe de cuisine ou un groupe de plaisirs ? On avance, à moi ! Je m'appelle Jean-Pierre et je suis fana depuis longtemps de rouler en voiture, depuis l'époque où l'amélioration des performances passait par l'usage d'huile de ricin comme lubrifiant du moteur ce qui provoquait par son chauffage une émanation odoriférante particulière, disparue hélas avec l'arrivée de voitures à propulsion électrique et je trouve du plaisir lorsque je me trouve dans un flux de lambins. Quelle joie de les côtoyer en vitupérant contre eux, qui me font perdre du temps ! Alors, de plus en plus près, mais en sécurité, voyant qu'ils ne me laissent pas le passage, je les contourne par où je peux et leur sers une queue de poisson précédant mon accélération en récompense à ce dépassement victorieux. Je reçois alors des appels de phare plus ou moins chargés et je ressens ainsi la qualité de mon action vers un usage raisonné de la route. Mais quel équilibre trouver entre mon attitude et celle des autres, qui, Dieu-merci, existent ? Et j'en profite pour m'édicter !

Nadine : Médi quoi ?

Jean-Pierre : M'affirmer quoi !

Caroline : Moi je ne sais pas ce que ça sent l'huile de ricin, en revanche la transpiration, waouh !

Ophélie : Tu veux prendre la parole ?

Caroline : Je m'appelle Caroline. Dans les transports en commun ou autres lieux publics, je suis particulièrement attirée, surtout pendant les périodes de chaleur, par les personnes ruisselantes de sueur avec marcel et bien poilues sous les aisselles. Leurs odeurs m'emportent irrésistiblement vers des cieux audacieux et volatiles. Ce qui me chavire le plus, c'est dans le milieu professionnel. Quelques gouttes de sueur perlent sur le front de quelqu'un qui est stressé ou intimidé et toutes ses émanations intempestives de sudation augmentent systématiquement mon rythme cardiaque. Je perds tous mes moyens. Mes émotions sont si intenses que j'en bégaie. C'est comme un coup de foudre...

Leonel : Je vais changer de place parce que je ne voudrais pas la chavirer, je ne sais pas si ça serait bienveillant. Excusez-moi... Moi, Leonel, je suis venu aujourd'hui me présenter à vous pour vous parler de mon besoin. Attendez, puis-je me mettre dans ce coin, plutôt ?

Ophélie : Pas de problème.

Leonel : Oui ? Merci, si cela ne vous dérange pas. Désolé... Je voudrais vous partager mon plaisir. Mes proches me conseillent de me lancer, de dire les choses qui me fascinent, peut-être ainsi trouverais-je des personnes semblables à des amis.

Comme vous l'aurez deviné, je suis dans le BTP. Et, comme à mon habitude, je suis enfermé, renfermé dans des capsules étroites de tracteurs, dans lesquelles je crée des recoins emmurés de nos villes d'avenir. Vous rendez-vous compte ? Sans ces angles, personne ne serait à l'abri. Ils ont un impact aussi omniprésent qu'ils sont importants. J'ai de quoi faire à les compter, les dessiner, les sentir, les observer, m'y immiscer et m'y recroqueviller. Ne sont-ils pas apaisants ?

Si je peux faire une chose, c'est vous emmener dans tous les recoins de la ville.

Heureusement, ici, la configuration me le permet. Mais, à mon habitude, mes plus grandes discussions ne se partagent qu'avec l'écho du silence qui me répond.

Ophélie : Nous t'avons entendu.

Renaud : J'ai douze points sur mon permis. Très vite, ce n'est plus la conduite qui a compté, c'est le stationnement. Les voitures de travers, les roues sur la ligne, les pare-chocs qui débordent, ça me saisit immédiatement. Pas comme un agacement, comme une faute, quelque chose de déplacé dans l'ordre du monde. Je ne vois plus la rue, je ne vois plus les gens, je vois des carrosseries mal posées. Et une tension monte, physique, presque brûlante. Parce que c'est simple, tellement simple de bien se garer. On prend trente secondes, on ajuste, on se reprend, on se remet droit. Alors pourquoi personne ne le fait ? Je reste parfois planté devant un stationnement raté. Je regarde l'angle des roues, l'écart au trottoir, l'alignement, je corrige mentalement. Je redresse. Je réaligne dans ma tête. Et ça me calme. Un peu.

Patrick : Je vous fiche mon ticket que je peux vous rendre adeptes à mon plaisir. Oui je suis fier d'être ticketophile, m'appelant Patrick, ma famille me surnomme le Pat-Et-Tick . J'aime ça. Je me nourris de tout ce qui tourne autour du ticket. Je veux les posséder, les admirer sans cesse et je ressens un plaisir permanent à enrichir mes collections. Je vis pour cela. Les gens me trouvent dérangé parfois, mais non ! Je suis en quelque sorte un hérétique et c'est ma religion. D'ailleurs, j'ai développé cette passion en me concentrant sur les sens du mot « ticket », tellement universel et totalement jouissif. Parfois, quand même, j'ai le sentiment de trop y penser.

Marie-Christine : Faudrait pas que j'y mette le feu.

Patrick : Mais pourquoi ? Un ticket c'est sacré !

Marie-Christine : Moi c'est Marie Christine. Les amis me surnomment la petite marchande d'allumettes. Pourtant je ne suis pas la petite fille de l'histoire, mais je me trimballe toujours avec une petite boîte d'allumettes, plutôt plusieurs, une dans ma poche, une dans mon sac à main et en plus de celles qui ne quittent pas le creux de ma main.

J'aime la sensation que me procurent ces petits morceaux de bois, ils m'enlèvent tout stress, la douceur du bout soufré, ce petit bout rouge qui colore l'intérieur de ma main ! Je suis bien, même excitée, j'ai l'impression de me venger de quelque chose ou plutôt de quelqu'un. Des fois je serre si fort que j'ai d'infimes cicatrices. Heureusement personne ne peut les voir, c'est comme un secret entre elles et moi. Et pourtant malgré tout ça, ça me fait du bien et j'en oublie les cicatrices et je peux sentir l'odeur du soufre, c'est comme qui dirait enivrant, mon adrénaline...

Lucie : C'est étrange... J'aime pas les groupes de parole et pourtant je suis là. Je m'appelle Lucie. On n'a pas cessé de me répéter que le plaisir que j'avais à manipuler les fermetures éclair était inquiétant. Y en a bien qui prennent plaisir au vent ou aux brocolis.

Chantal : On se demande en quoi le fait d'aimer les fermetures éclair peut être nocif !

Lucie : C'est ce que je me dis.

Ophélie : Raconte un peu pour voir.

Lucie : Heu, oui, je vais essayer. Bon, j'aime zipper. Je ne loupe aucune occasion et même j'en cherche, il faut bien l'avouer. Si je n'en trouve pas, je me sens comme en manque de quelque chose. Je me suis même surprise à mimer les gestes de cette fermeture fluide et rapide.

Jean-Pierre : Oh, ce n'est qu'un toc un peu costaud...

Lucie : C'est bien ce que je pense, merci. Pourtant, ce qui m'a mis la puce à l'oreille c'est le côté impulsif. Dans le métro, j'ai ouvert et refermé la fermeture de mon voisin avant même d'y penser. J'ai filé à l'autre bout et suis descendue dès que j'ai pu. Je tremblais de plaisir et de culpabilité. Chez moi, je me suis ruée sur blousons, bottines, sacs et les fermetures que j'avais cousues partout. Je me suis rassasiée. J'étais repue pour quelques temps... Une vague bouffée de conscience émergea : était-ce possible d'arriver à cet état de frénésie impuissante ?

Ophélie : C'est bon pour toi, Lucie ? Merci. À qui ?

Nicolas : Moi c'est Nicolas et si je suis là, c'est le hasard car j'étais en train de marcher dans la rue quand j'ai entendu le doux son d'escarpins Louboutin de la charmante demoiselle assise à côté de moi, je l'ai donc suivie, ce qui explique ma présence ici. D'ailleurs je remarque d'autres personnes dont j'aimerais bien entendre le son de ce qu'elles portent aux pieds.

Gilles : Moi c'est Gilles et mon truc, c'est le tricot. J'ai un besoin fou de m'occuper les mains avec de la laine.

Patrick : Ah oui de la laine fraîche !

Ophélie : Pardon ?

Patrick : Non rien !

Gilles : Pour en revenir à mes moutons, je tricote tout le temps ! Je confectionne des choses toujours plus grandes avec les aiguilles.

Lucie : C'est plutôt sympa, je pourrais y mettre des fermetures éclair.

Nadine : Je m'appelle Nadine. Quand j'étais enfant j'avais un chien avec qui je partageais toute ma vie. Mes parents m'ont même surprise une fois à manger dans sa gamelle ! Il était un peu fofou. Un jour, alors que je le promenais, il a traversé la rue et s'est fait renverser par une voiture. J'ai longtemps pleuré et refusé d'en avoir un autre.

Irremplaçable. Pourtant le temps est passé et j'ai maintenant trente et un chiens. En effet, je ne peux m'empêcher d'en adopter un à chaque fois que j'en vois. Je suis heureuse même si ma maison commence à être trop petite. Heureusement j'ai un grand jardin. Nous passons de bons moments ensemble. Chaque jour, je vole, j'attrape, je recueille un chien. Je ne peux pas m'en empêcher, c'est plus fort que moi.

Ophélie : Merci. Qui ne s'est pas encore exprimé ?

Fabienne : Je m'appelle Fabienne. Je suis contente d'être là et de vous voir. Voilà j'ai une attirance très prononcée pour les lunettes de vue, toutes les lunettes. J'adore les essayer, voir ce que ça me fait, comment je vois les gens ou les choses. Ça me fait rire. J'aime aussi m'imaginer avec, me demander si l'on peut me reconnaître, mais par-dessus tout ce sont les effets que ça me procure que je recherche : le flou, un petit vertige, le grossissement des formes, ou la déformation. Je trouve que ça a un petit côté artistique, en tout cas ça me fait bien rire. Bon je vous rassure quand même je ne me mets pas la tête à l'envers et si tout valdingue autour de moi avec une paire de lunettes je les retire et je les rends, enfin pas toujours... Je plaisante. J'aime aussi les loupes, les microscopes, les kaléidoscopes, l'œilleton dans les portes, les lunettes astronomiques, les appareils photos. Ce qui est sûr c'est que pour moi regarder par toutes les lorgnettes, c'est que du plaisir. Enfin c'est mon point de vue...

Ophélie : Comment ça a commencé ?

Fabienne : Ça a commencé à l'école primaire dans la cour de récréation. Ça me faisait envie les lunettes de mes camarades. Eux au moins ils avaient un problème et la chance d'avoir une solution. Je leur demandais d'essayer leurs paires. Elles étaient colorées comme des bonbons acidulés. Au début j'aimais juste me déguiser avec et voir si ça faisait rire les autres et au premier tournoi j'aimais bien.

Renaud : Enfant, je passais des heures avec mes petites voitures. Pas de courses, pas d'accidents, des parkings. Je les alignais parfaitement. Chaque voiture à sa place : droite, ordonnée. Je rêvais d'un immense garage : mon garage.

Aujourd'hui, parfois, en marchant, une pensée revient : comme si toutes les rues, tous les parkings, étaient devenus ce garage. Sauf que tout est mal rangé. Partout !

Leonel : En dehors de la sérénité que cela me procure, j'ai aussi trouvé ma place dans ces coins, à l'âge où je n'étais pas plus grand que les chiens de Nadine. Par manque de discipline je ne pouvais que très peu répondre aux questions de cours... Et fatalement, je me retrouvais aussi vite au coin. C'était devenu ma place attitrée. Mais n'empêche, j'ai commencé à y prendre goût. De si loin des autres, je pouvais voir tout ce qui se passait dans la pièce. Plus rien ne pouvait me surprendre, si étroitement confiné et séparé des autres. À un moment donné, je ne pouvais plus les quitter. De sorte que ma première action du matin était de me faire punir.

Nicolas : Mon plus lointain souvenir c'est celui d'une amie de ma mère qui venait toujours avec des chaussures à talons ou des bottes parfois noires, bleues, jaunes, à paillettes ou à motifs serpent. Mais celles dont je garde le plus merveilleux souvenir, c'étaient celles qui étaient rouge vermillon. Je ne sais pas pourquoi, mais ces jours-là ma journée était différente et surtout lumineuse. Et puis ce fut le drame, L'un de ses talons s'est cassé et elle a dû rentrer chez elle avec une paire de baskets prêtée par ma mère.

Plusieurs années après vint le service militaire. Bien que réfractaire à le faire, je trouvais finalement plaisir à entendre le son des rangers frappant le sol quand on devait marcher au pas.

Une fois fait, je devais trouver du travail. Le hasard ou la destinée fit qu'il y avait une cordonnerie en bas de chez moi et qu'il cherchait un apprenti et là, la révélation !!! J'avais trouvé chaussure à mon pied.

Depuis j'ai dans les mains Le Saint Graal, je peux le toucher, le sentir mais surtout, en prendre soin et le soigner si nécessaire. Mais quelle souffrance parfois de voir l'inattention que portent les propriétaires à ces purs bijoux. Avec le temps et l'expérience, je sais rien qu'au son si ce sont des chaussures à talons aiguilles, des escarpins, des bottes ou des mocassins.

Lucie : Moi je crois que j'ai grandi avec cette manie. Petite, j'offrais mes services à ceux qui ne s'en sortaient pas avec leur fermeture éclair. « Tu veux que je t'aide ? »

Et zip zip j'en rajoutais un peu, frimant avec désinvolture. En classe, je lâchais rarement la tirette de ma trousse malgré les réprimandes. Oh, la glissade que faisaient les petites dents qui s'emboîtaient presque discrètement !

Patrick : Moi aussi, tout petit, j'étais timide, les regards m'effrayaient et je fixais le sol. Mes yeux furent attirés par un ticket de métro : sa forme rectangulaire, sa matière cartonnée infroissable, son étroit liséré sombre et sa taille facile à mettre en poche.

J'en ai ramassé un, je l'ai touché, caressé. Un seul a suffi pour déclencher mon vice. Je les entassais sur mes étagères. J'étais en permanence en conflit avec ma mère. J'utilisais les tickets vierges. C'était mon oblitération personnelle.

A vingt ans j'ai fui la maison. Ma mère s'écria : « Tu as quitté cet endroit sans ma permission. ». Je répondis : « Je pense avoir acquitté mon ticket depuis longtemps. ». Pour avoir la paix je lui écrivis un billet d'excuse et elle accepta mon ticket modérateur. Je devins buraliste. Je vendais des tickets, métro, train, spectacle... Je pouvais les voir, les toucher et même en voler de plus en plus. A la caisse, je paraphais les tickets de caisse. Un tic de plus : le ticket qu'on signe.

Je vous ai parlé de mon plaisir de parcourir, voire de hanter les sites de rencontre. Non ? Dès que je sens une touche, je suis trop heureux de me dire que telle ou telle femme a un ticket pour moi.

Marie-Christine : Moi j'en suis arrivée là, c'est tout bête, c'est un amour de jeunesse. Ma scolarité s'est passée en école libre, que des filles ! En grandes vacances je suis partie en colo, que des filles ! Les monos, toujours des filles. Il y avait quand même deux garçons. Je me souviens encore des prénoms Pascal et Enzo. Enzo était beau comme un Dieu, toutes nous n'avions d'yeux que pour lui. Il sentait toujours bon, ce qui ne gâchait rien. Il a voulu m'apprendre à nager peine perdue ! Nous étions heureuses, les balades, les jeux de piste, pas de chamaillerie, le temps passait si vite. Mais comme tout a une fin, la veille de notre départ il y a eu un feu de camp. Nous étions tous assis en cercle en attendant le départ du feu.

Le silence était à son comble, il fallait des volontaires pour aider. Enzo m'a fait un petit signe, mon cœur battait à tout rompre, je me suis rapprochée de lui, je lui tendis des allumettes et récupérai les brûlées, un véritable trésor, je ne les lâchais pas, bien serrées au creux de ma main. Je crois même que je les ai embrassées... Voilà à ce jour ma vie était liée à Enzo et aux allumettes que je collectionne et ce qui ne me lâche pas c'est ce besoin incontrôlable de tenir ce petit fagot d'allumettes au creux de ma main.

Ophélie : Merci pour toutes ces histoires si différentes, mais je voudrais savoir si vos passions-plaisir ne vous causent pas des soucis.

Leonel : Tous les coups de ma part sont devenus permis. La séparation s'est ainsi inversée. Ce n'était plus qu'entre moi et les recoins, jusqu'au jour où c'est allé trop loin... J'en tremble en y repensant. La personne que je suis désormais ne me ressemble plus, les amis. Regardez-moi maintenant : n'ai-je pas l'air normal ? Ça ne m'amuse pas non plus de commencer à trembler, sentir le début des tambours qui battent, les vertiges d'inconfort et le sang qui monte.

Mon combat de tous les jours est d'avancer tout en calculant mes trajectoires avant ma dose... Parce que oui, il y a des bouts de mur que je préfère à d'autres et que je vais chercher, tel un vampire frénétique à l'appel du sang.

Voyager, pour moi, est un enfer, hormis peut-être traverser l'Atlantique en conteneur... Le rêve.

Nicolas : Ma plus grande hantise c'est quand arrive l'été, il y a trop de personnes à mon goût qui portent des sandales, des tongs, et que dire des claquettes chaussettes qui non seulement produisent un son plat, glauque, sans âme et qui sont une horreur visuelle ! Du coup, pour me sentir mieux, je vais à la bibliothèque lire des B.D. d'Achille Talon. Je passerai sur le nombre de fois où étant plus attentif à regarder les chaussures des autres plutôt que les miennes, j'ai écrasé des déjections canines, percuté du mobilier urbain ou des personnes et manqué me faire renverser.

Patrick : Je voudrai m'ouvrir un peu. Tous les soirs, je prends mes piles de tickets et je les lance en l'air. Je m'en asperge, je reçois cette pluie et je me vautre dedans. Je les relance encore et encore. Puis je m'endors sur mon matelas cartonné. Le matin, je découvre mon désordre et c'est affreux. Je dois tout ranger, sauf que certains jours c'est trop dur. Impossible d'inviter les gens chez moi. Je dois cacher mon vice. J'ai honte. Il faut que ça s'arrête. J'ai eu le ticket chic, j'ai maintenant le ticket choc.

Fabienne : Ça fait quarante ans que ça dure et il faut sans cesse que je me procure des sensations fortes avec les lunettes, les microscopes et tout le reste. Je souffre de migraines ophtalmiques qui me font vomir et me clouent au lit pour plusieurs jours, et dès que ça va mieux, je recommence, je ne peux pas m'en empêcher. Je ne peux même pas m'imaginer sans faire ça. L'autre jour, j'ai même essayé un fusil à lunettes ! Ça commence à me faire vraiment peur cette histoire, c'est plus la cour de récréation.

Chantal : Avec le temps, ma passion devient de plus en plus présente. Je ne sors qu'avec des brocolis dans mes poches, je dois les toucher, les caresser. J'en fais des petits bouquets posés sur mon bureau, bureau dans lequel d'ailleurs, j'ai accroché un poster géant vantant les mérites du brocoli. Oh, je vois bien que mes collègues me regardent de travers ! J'oublie parfois les brocolis dans mes poches, les pauvres malheureux s'abîment en dégageant un parfum à nul autre pareil ! Un parfum unique !... Le brocoli en décomposition !

J'ai l'impression qu'on me fuit de plus en plus... Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond !

Caroline : Ah oui ! Ça me parle à moi aussi ! Les fortes odeurs de transpiration gardent éveillé mon odorat et j'ai développé une phobie de l'anosmie.

Cela peut provoquer certains comportements de frustration quand ces effluves sont inexistantes, car elles me procurent un potentiel d'énergie incroyable et surtout un état amoureux.

Mon plus grand chagrin a même été de quitter l'amour de ma vie, car il ne transpirait pas suffisamment. Sa peau ne sentait rien... Même après une séance de sport l'été et même après nos folles nuit d'amour !

Éric : Moi c'est pas pareil, je ne suis pas une girouette, je ne tourne pas avec le vent.

Ophélie : De la bienveillance, on ne se met pas de vent !

Éric : Moi le vent, je le laisse me caresser, me ventiler, comme le ferait un éventail. Je l'attends, je le guette, je le sens tourner, il me porte une dimension poétique et visuelle, presque chorégraphique. Il virevolte et quelque chose en moi cède, suit et je me laisse porter.

Cet été, il y a eu quinze jours sans vent. Quinze jours... Les arbres étaient immobiles comme des statues. Pas une feuille en mouvement. Pas de frémissement. L'air était épais, fermé, bloqué. Je ne dormais plus. Je regardais les branches la nuit, en espérant voir une feuille bouger, une seule. Rien. Alors oui, j'étais en manque. En manque de courant d'air. Mais ce n'est pas pareil. Vous comprenez ? Ce n'est pas pareil... Les addictions enferment. Elles replient. Elles aspirent vers l'intérieur. Le vent fait l'inverse. Quand il souffle, ma tête se décoinçait. Tout s'ouvre. L'espace revient, je respire ! Et puis quoi ce n'est pas un crime ! Je vois bien les regards autour de moi, les gens doivent penser : « Il est comme une girouette ! ».

Patrick : Attention tu deviens tempétueux !

Jean-Pierre : Je peux parler ? Manque de bol, un funeste jour, il m'est arrivé de croiser, lors de mon exercice de slalom, un véhicule de la maréchaussée discrètement camouflé, qui s'est empressé de me poursuivre, ce que j'ai pris pour un jeu et il a fini par me bloquer sur le bas-côté de la chaussée, afin de me verbaliser par un retrait de permis.

Ceci m'a contraint à être plus calme vis-à-vis des lambins, mais je trouverai bien quelque autre action pour les fustiger : « Castigat ridendo mores ».

Renaud : Sacré toi, va !

Nicolas : À tes souhaits !

Caroline : Castigat, c'est bien en Italie ?

Nadine : Oui, oui ! Très mignon petit village...

Patrick : D'ailleurs j'ai gardé le ticket du musée.

Renaud : Et moi le ticket de parking ! Quand tout est parfaitement aligné, je ressens un apaisement immédiat. Une respiration.

Mais quand ce n'est pas le cas, je me retrouve tendu, nerveux, à vouloir remettre de l'ordre dans un monde qui ne m'appartient pas. Je sais que ce n'est pas grave, je sais que ce n'est pas raisonnable. Jusqu'au moment où je ne peux plus m'empêcher d'aller voir la personne, très calmement, très poliment : « Vous devriez vous regarder. ». Les gens me regardent comme si j'étais fou. Mais pour moi, c'est nécessaire, presque vital. Une fois des roues pas droites m'ont valu une gauche. Avec le temps, j'ai compris que ça allait plus loin. Comme si le monde ne redeviendrait jamais conforme au plan. Et si cette obsession avait été horodatée, j'aurais été millionnaire !

Marie-Christine : Je peux en placer une ? Il faut que je vous confesse, ce n'est plus possible cette vie, cette marotte d'avoir toujours besoin d'allumettes au creux de ma main. Tout le monde se moque de moi : « Tu as un problème ma fille ! Va te faire soigner ! ». Souvent les larmes me montent aux yeux, comme une souffrance, comme les personnes qui ont un besoin irrépressible de consommer de l'alcool ou de la drogue dure.

Éric : Comme une addiction, quoi !

Marie Christine : Sauf que les autres, ils ont aucune empathie pour moi. J'ai envie de leur dire : « Pauvre tâche, ce n'est pas de ma faute, je ne peux pas m'en empêcher, c'est comme une seconde peau. Elles font partie de moi. ». Comme je n'avais pas le moral, mon ami Mimi me propose d'aller au resto avec ses copines. C'est ok ! Je fais donc connaissance, nous nous installons et je suis bien obligée de lâcher mes allumettes. Toutes me regardent, un peu rouge, je dis : « C'est mon truc ! ». Nelly rit et me dit : « Mon truc, c'est les journaux ! Au départ c'était pour les épluchures et maintenant je garde tout, même ceux qui traînent sur les bancs. ». J'étais soulagée pour un temps. Puis il a fallu que je sois immobilisée pour mon bras, broche, rééducation... Donc plus d'allumettes, comme un deuil ! Là ça va mieux, je les ai reprise.

Lucie : Moi c'est venu plus tard, les vastes horizons des magasins de vêtements devenaient des cavernes d'Ali Baba. Seule chez moi, je m'engouffrais dans mon sac de couchage, mon doudou à tirette dorée et ses longs zzziiip. Et si je me cousais une fermeture sur le ventre ? Le zip permanent... Non, non, NON !

Quand je me suis laissée emporter par la fermeture éclair d'une grenouillère où dormait un bébé, j'ai cru comprendre qu'il ne me restait que la housse mortuaire et son zip irrémédiable.

Gilles : T'y vas fort quand même ! Moi mon souci avec les aiguilles, c'est que je risque de me blesser, car je suis vraiment maladroit.

Leonel : Ça m'en bouche un coin !

Gilles : Je vais donc faire attention en restant assis dans mon canapé, car ma hantise c'est de sortir de chez moi, pour faire n'importe quoi ! Ouille, ouille, ouille, si les aiguilles piquent des personnes dans la rue ou ailleurs ou si elles ont d'autres idées farfelues.

Patrick : Évite le pic de midi, alors !

Chantal : Oui, l'heure du brocoli !

Nadine : S'il vous plaît, c'est pas drôle toutes ces histoires ! Je suis sortie de prison hier et malheureusement c'est mon comportement qui m'y a conduite. J'ai été dénoncée par un voisin qui s'est plaint des aboiements. Quand la police est arrivée et a découvert mon troupeau de chiens dont la plupart étaient volés, hop, direction le poste de police et la prison. J'ai peur d'y retourner, alors je vous remercie de plaider ma cause et de préciser que je suis malade et que je ne peux m'empêcher de collectionner les chiens. Je voudrais guérir de cette obsession et ce n'est pas la prison qui me sauvera. En plus, je ne tiens plus financièrement.

Ophélie : Tout d'abord merci pour tous vos partages si sincères et si touchants qui ont été un vrai plaisir. Il en ressort chez tous une singulière souffrance que nous n'allons pas pouvoir régler aujourd'hui. Je vous propose que nous nous retrouvions la semaine prochaine et aussi longtemps que vous en ressentirez le besoin. Encore merci à tous, prenez soin de vous et à la semaine prochaine !

Tous : Au-revoir et merci !